

DES OISEAUX RAPACES

DIURNES ET NOCTURNES

par Harry BERNARD

L'auto roulait lentement à cause des courbes, des montées soudaines, des rideaux d'arbres qui cachaient la route aux tournants, et ne permettaient pas de juger si elle allait plonger à droite, à gauche, ou se terminer en cul-de-sac. Comme nous arrivions à un côteau sableux, j'aperçus à cent pieds un oiseau mort. Nous arrêta- mes, curieux.

Le petit cadavre était raide et des four- mis s'affairaient autour. C'était celui d'un rapace, un faucon-épervier recon- naissable aux couleurs vives de son plu- mage, à la couronne rougeâtre de sa tête. Il avait été abattu en plein vol, d'une bal- le de .22. Le trou du projectile était ca- ché sous la plume, à la naissance de l'aile droite.

— Un beau coup de fusil ! dit l'un des voyageurs.

— Peut-être, s'il s'agit de l'habileté du chasseur. Pour le reste, un sale coup.

— Allons-nous gêner avec les oiseaux de proie ! Quand on sait ce qu'ils dé- truisent...

— Ce qui reste à prouver.

— Ils mangent les autres oiseaux, les poulets incapables de se défendre.

— Combien de poulets ?

— Je ne les ai pas comptés.

— Peut-être que d'autres comptent.

L'homme me regarda, avec l'air de se demander si je me payais sa tête. Je n'a- joutai rien et il se hâta de conclure :

— Vermine de l'air ou vermine des champs, ça se vaut. Qu'on protège la perdrix et le canard, l'outarde, j'en suis comme tout le monde. Mais délivrez- nous des oiseaux de proie...

Il avait prononcé le mot : vermine. De- puis longtemps, le terme tend à caracté- riser les bêtes malfaisantes, et on l'applique sans distinction aux oiseaux carnassiers, grands et petits. C'est une erreur et une injustice. Car les rapaces ne sont pas coupables du dixième des crimes dont on les accuse. Envisagés du point de vue de l'homme, quelques-uns ont peut-être la conscience chargée, mais la plupart n'ont rien à se reprocher. Même si, poussés par la nécessité, il leur arrive de fondre sur une proie estimée défendue, ils se rangent quand même dans la catégorie des oiseaux utiles. Les services rendus l'emportent sur les dommages qu'ils causent.

Je poussai l'oiseau du pied, au bord

de la route. Il n'y traînerait pas long- temps. Rien ne se perd dans la forêt, que a son service d'ordre et ses vidangeurs. De la fourmi à l'ours, passant par les sou- ris, le vison, la corneille. Nous remonta- mes en voiture. Deux canots nous atten- daient à l'arrêt du Deux-Milles-et-Demi, sur le lac Limpide, qui nous conduiraient au Goulet. Deux canots et notre ami Hervé Brisebois, chargé de la surveillance d'un barrage, qui nous hébergerait pen- dant quelques jours. Mais il y avait un épervier de moins dans les solitudes du Haut-Saint-Maurice, et je me demandai quelle tête folle l'avait tué. Pourquoi dépeupler les bois, où la vie animale offre tant de charmes ? On ne se trompe pas en détruisant le loup et l'ours, le renard, qui sont des bandits, mais pourquoi s'exer- cer au tir sur écureuils et tamias, porcs- épics, hérons et butors, plongeurs, éper- viers, hiboux et chouettes ?

Il m'est arrivé vingt fois ou cent, au cours des années, de voir des gens poivres de plomb des oiseaux ou de petits mam- mifères, pour le plaisir. Ils ne pouvaient en utiliser la chair, ni la plume, ni le poil. L'homme au fusil ramassait la bête et



A droite, le faucon-épervier (*American Sparrow Hawk*) est de nos oiseaux de proie celui qui possède les plus belles couleurs. Il est un terrible ennemi des rongeurs et des insectes nuisibles.



A gauche, le busard des marais (*Marsh Hawk*) est l'un des meilleurs amis des cultivateurs. Il est un grand destructeur de souris, mulots et autres petits mammifères rongeurs.



l'examinait, puis la jetait dans la broussaille. D'autres se croient obligés d'écraser les crapauds qu'ils aperçoivent, quand l'air sent la pluie, ou de poursuivre les couleuvres avec un bâton, à travers les hautes herbes. J'ai maintes fois souhaité à ces derniers la rencontre d'un serpent à sonnette, enroulé sur lui-même, prêt à s'élançer.

L'été dernier, un ami de Saint-Pie de Bagot m'apporta un magnifique oiseau qu'un de ses voisins venait de tuer sur la rivière Noire. Il demanda si je pouvais l'identifier. Un autre beau coup de fusil ! Il s'agissait d'un balbuzard d'Amérique, appelé aussi orfraie et aigle-pêcheur. Le chasseur l'avait atteint d'une charge de plomb, au moment où il touchait l'eau, plongeant après un poisson.

— Que va-t-il faire de ce cadavre, votre voisin ?

— Il l'aurait fait empailler, mais il trouve que ça coûte trop cher.

— Alors, pourquoi ?

— Il craignait de se voir voler des volailles. L'oiseau se tenait dans le voisinage depuis quelques jours, et les cultivateurs du rang étaient tous sur les dents. S'il l'avait manqué, un autre l'aurait eu.

— Je n'en veux pas douter. Seulement, vos gens oublient un détail : le balbuzard ne mange pas de volaille. Il se nourrit de poisson, de grenouilles, de reptiles. Pourquoi avait-il choisi la rivière Noire pour chasser ? Vous êtes-vous posé la question ?

— Non.

— Parce que l'eau y est basse, plus que d'habitude. C'est vrai ?

— C'est vrai.

— Votre aigle, qui n'en est pas un, ne recherche que des poissons sans valeurs : carpes et muets, perchaudes et crapets, la blanchaille des bords. Il n'offre pas de danger aux espèces sportives, achigans, doré, brochet, qui se tiennent en eau plus profonde.

Le balbuzard d'Amérique, qu'on trouve un peu partout dans la province, est un de nos plus beaux rapaces. Économiquement parlant, il ne cause aucun dommage. Il atteint à une taille de deux pieds, plus ou moins, et ses ailes ont une envergure de 54 à 72 pouces. Brun foncé dans ses parties supérieures, il a des reflets pourpres sur le dos et les ailes. La poitrine et les autres parties inférieures sont blanches, marquées de taches brunes, irrégulières. Ces taches sont plus fréquen-

tes chez la femelle que chez le mâle. L'oiseau se nourrit surtout de poissons. Au-dessus d'une nappe d'eau, il tourne en planant pendant de longs moments, s'immobilise ou presque, en plein vol, referme les ailes et se laisse tomber, les pattes en avant, sur la victime choisie. Il lui arrive de disparaître sous l'eau, à un pied ou deux de profondeur, pour en ressortir en se secouant, tenant sa proie.

Il n'est pas impossible qu'un balbuzard s'attaque à des poussins ou canetons, mais c'est là un cas d'exception. Il faut qu'il soit pressé par la faim, ou incapable d'apporter du poisson à ses jeunes. L'extrême nécessité peut conduire au crime, même chez les bêtes. Mais depuis 75 ans, dans toute l'Amérique du Nord, c'est à peine si l'on signale quatre ou cinq attentats contre des oiseaux de basse-cour, imputables à des orfraies.

Les rapaces du continent se classent en trois sous-ordres : les vautours, qui diffèrent de ceux de l'ancien monde : les oiseaux de proie diurnes, dont les aigles, faucons et éperviers ; les nocturnes, hiboux et chouettes. La plupart rendent service à l'homme et doivent être protégés. Vu l'ignorance à leur sujet, c'est le contraire qui se produit. Aussi le nombre des *Falcones* diminue-t-il chez nous, d'année en année. Cela est illogique, car ces oiseaux n'ont que de rares ennemis naturels, et ils sont aptes à se maintenir partout, laissés à eux-mêmes. Les vautours, qui ne sont pas des oiseaux de proie proprement dits, parce qu'ils ne tuent pas pour manger, mais se repaissent de charogne, sont extrêmement rares dans l'est du Canada et ils ne sauraient nous intéresser. Quant aux hiboux et chouettes, leur vie nocturne les protège de fusils et carabines, sans quoi l'indice de mortalité serait chez eux aussi élevé que chez les éperviers. De l'est à l'ouest du pays, il n'est pas un garçon de ferme, capable de tenir une arme à feu, qui ne s'empresse d'abattre un hibou perché au sommet d'un arbre, une chouette cachée dans le faite d'une grange.

On voit parfois des aigles dans la partie est du Canada, même l'aigle à tête blanche, le *Bald-Eagle* des États-Unis, symbole de la puissance du pays. C'est un énorme oiseau, d'une taille de 34 à 43 pouces, avec une envergure qui atteint à huit pieds. Brun de corps, il a la tête, le cou et la queue entièrement blancs. Il devient rare partout, sur le continent.



En haut, la chouette du Canada (*Barred Owl*), un oiseau à protéger. Son alimentation se compose surtout de souris et autres mammifères de petite taille.

En bas, la nyctale d'Acadie (*Screech Owl*) est la plus petite de nos chouettes ; elle est très précieuse, se nourrissant presque exclusivement de souris.

Inoffensif, il se nourrit presque exclusivement de poisson et de charogne, y ajoutant quelques oiseaux, de petits mammifères et des reptiles. On doit se garder de l'abattre, car les pertes qu'il cause sont insignifiantes, et il est en voie de disparition. Mon ami Pierre Scott m'affirme en avoir aperçu plusieurs dans le voisinage de l'île du Grand-Calumet, au nord-ouest d'Ottawa. En Haute-Mauricie, je suis encore à en découvrir un. L'aigle doré, ainsi nommé à cause de sa tête jaune-ocre, ne vient pas dans la province de Québec. A peine se montre-t-il parfois dans la région des Grands Lacs, mais guère plus à l'est.

Éperviers et faucons, les premiers surtout, vivent régulièrement chez nous. Ce sont de gracieux oiseaux, difficiles à identifier en plein ciel, qui chassent du matin au soir. Si quelques-uns sont nuisibles, le plus grand nombre méritent sympathie et tolérance. Les plus à craindre paraissent être l'épervier brun ou émerillon, et l'épervier de Cooper, qui se nourrissent d'oiseaux et conséquemment ne dédaigneraient pas un jeune poulet, voire un dindonneau. Ils mangent aussi des souris, des moineaux, ce qui est à leur crédit, mais ils restent sujets à caution. Le plus néfaste est assurément le second, parce que de forte taille et plus apte à emporter de grosses proies, volailles ou oiseaux-gibier. L'autour à tête noire, qui ne s'éloigne pas beaucoup des bois, est plus redoutable encore, mais il est si rare qu'on ne saurait s'en préoccuper.

Nos éperviers vraiment communs sont la buse à manteau roux et le busard des marais. La première est à peu près inoffensive, mais d'aucuns la considèrent comme dangereuse. Cela tient à ce que de rares individus s'attaquent aux oiseaux de basse-cour. Ce sont les bandits de l'espèce, qui ne méritent aucune pitié. Mais les autres comptent parmi les meilleurs auxiliaires des agriculteurs. Ils mangent d'incroyables quantités de souris, mulots et surmulots, de sauterelles et autres insectes. Entre 1890 et 1933, les naturalistes canadiens et américains analysèrent le contenu de 444 estomacs de ces oiseaux. C'est à peine si, dans sept cas, l'on releva les restes de volailles ou d'oiseaux-gibier. D'autre part, 287 estomacs contenaient de petits mammifères; 25, divers oiseaux sans valeur économique; 127, d'autres vertébrés; 54, des insectes; 38, des aliments non identifiés.

Qui n'a vu au-dessus des champs, d'une cour de ferme, un épervier aux longues ailes pointues, qui volait de haut en bas ou inversement, toujours en alerte, rasant parfois les herbes, pour remonter vivement à cent pieds ou plus, sans effort apparent, dans une gracieuse courbe ascendante ?

— Un oiseau de proie ! criait quelqu'un.

Les yeux de se porter en l'air, à la recherche du maraudeur. Dans l'esprit de la majorité des gens, un rapace ne peut être qu'un mécréant, un voleur de poussins, un assassin.

Si l'oiseau s'éloignait discrètement, comme il était venu, on n'y pensait plus. Mais s'il persistait à survoler le paysage, on s'alarmait.

— Surveillez les volailles ! hurlait une voix.

— Va chercher le fusil ! ordonnait une autre.

Tout cela dans une atmosphère chargée d'électricité, de nervosité, parce qu'un malheureux busard des marais, affamé ou cherchant le repas de ses petits, se disait obscurément, en sa cervelle d'oiseau, que les alentours d'une grange peuvent offrir plus de souris qu'une prairie de foin vert. Raisonnant ainsi, il ne raisonnait pas mal. Il se rappelait aussi des chasses fructueuses près des habitations des hommes. Sans doute hésitait-il à s'en approcher, parce qu'il avait également le souvenir d'armes à feu, objets étranges dont le but lui restait mystérieux, mais qui faisaient grand bruit et l'effrayaient. La nécessité le poussant, il se risquait quand même. Mais il descendait en trombe et reprenait de l'altitude avec une égale vitesse, comptant sur la rapidité de son vol pour échapper aux dangers qu'il sentait dans l'air, et qu'il ne pouvait déterminer.

Le busard des marais (*Marsh Hawk*) doit ce nom à son habitude de fréquenter le voisinage de l'eau. On le trouve au-dessus d'étangs et marécages, le long des rivières, mais il chasse aussi dans les pâturages et les champs de céréales, s'approche des maisons de ferme, quand il ne repère ailleurs ce qu'il cherche. Cet épervier est l'un des plus répandus. Il fait partie du paysage comme le siffleur et le suisse, le goglu et la corneille, le chardonneret et le moineau commun. Il est, non seulement inoffensif, mais l'un des meilleurs amis du cultivateur. Mulots des champs et souris, moineaux ef-

frontés et pillards, sauterelles et grillons ne connaissent pas de plus terrible persécuteur. Il lui arrive d'enlever un poulet jeune, mais ce n'est pas là chez lui une habitude, et les dommages qu'il cause, s'il en cause, sont amplement compensés par les services rendus.

Si l'oiseau est assez petit, ses ailes ont une envergure de 40 à 45 pouces chez le mâle, de 43 à 50, chez la femelle. Il se reconnaît facilement sur le terrain, par l'éventail de plumes blanches qu'il a entre le corps et la queue. Quand il vole, les plumes au bout des ailes s'écartent l'une de l'autre, comme les doigts d'une main étendue. Le busard est à protéger. Des qu'il y a abondance de rongeurs, il les préfère à n'importe quelle nourriture, de sorte que la chasse aux oiseaux est chez lui accidentelle, plutôt que naturelle ou coutumière. Sur 418 estomacs examinés (1890-1933), tant aux États-Unis qu'au Canada, 259 contenaient des traces de mammifères rongeurs; 10, des restes de volailles et oiseaux-gibier; 176, des oiseaux sans valeur; 27, d'autres vertébrés; 11, des insectes, et 26 étaient vides.

Quant à la buse à manteau roux (*Red-Shouldered Hawk*), elle est encore plus inoffensive. De petite taille, reconnaissable sur le terrain par la couleur rougeâtre de ses parties inférieures, il est rare qu'elle s'attaque aux oiseaux de basse-cour ou aux oiseaux-gibiers. Il y a déjà plus de cinquante ans, M. le docteur A.K. Fisher, qui fit aux États-Unis une étude spéciale de l'oiseau, concluait que les mammifères nuisibles entraient dans son alimentation, dans la proportion de 65 pour cent. Les enquêtes qui suivirent confirmèrent ce jugement. Un relevé pour les années 1890-1933, auquel travaillèrent onze ornithologistes, donna les résultats suivants: sur 444 estomacs examinés, 287 contenaient des restes de petits mammifères et sept, des traces de volailles ou oiseaux-gibier; dans les autres, des oiseaux sans valeur, d'autres vertébrés, des insectes. Le Canadien P.-A. Taverner examina pour sa part 206 estomacs, dont 102 contenaient des souris. On doit par conséquent, de toutes façons, protéger la buse à manteau roux, sauf les individus dénaturés qui acquièrent par hasard le goût de la jeune volaille. Fort répandu dans l'est du Canada, l'oiseau s'identifie facilement. Chez les adultes, la queue est noire, marquée de bandes blanches dans sa largeur.

Des rapaces communs dans nos régions habitées, les plus à redouter, franchement destructeurs, sont l'épervier de Cooper et l'épervier brun, ou émerillon. Sont à peu près inoffensifs, utiles à l'agriculture ou indifférents: le busard des marais, la buse à queue rousse, la buse à manteaux roux, le faucon-épervier, le balbuzard d'Amérique.

Même dans le voisinage des fermes, un rapace dangereux ne l'est pas autant qu'on le croit. Les oiseaux de basse-cour se rendent vite compte de son approche et se mettent à couvert, surtout par beau temps. Le simple ombrage d'une longue paire d'ailes, se dessinant tout à coup sur le sol, engage jusqu'aux poussins d'âge tendre à disparaître. Au moment où le fermier aperçoit l'oiseau, ses victimes possibles sont habituellement hors d'atteinte.

La haine vouée dans le peuple aux rapaces diurnes n'est pas moindre que celle nourrie à l'égard des nocturnes: effraies, chouettes et hiboux de diverses tailles, de la nyctale d'Acadie, la plus petite de nos chouettes, au grand duc de Virginie, toujours et partout à craindre. Que de fois n'a-t-on vu des hiboux cloués à des portes de granges, qui avaient commis l'erreur de se laisser prendre, et dont le seul délit était la chasse aux rongeurs qui ravagent les cultures. Les campagnards d'hier, comme ceux d'aujourd'hui, ne distinguent pas facilement entre leurs ennemis et leurs meilleurs amis. Sauf le grand duc, reconnaissable à sa haute taille et aux aigrettes qui lui mettent à la tête comme une paire de cornes, les oiseaux de nuit sont bienfaisants, dignes de protection.

Non seulement hiboux et chouettes sont mal connus, mais il circule à leur sujet autant de légendes que de préjugés. Ainsi cette opinion, universellement répandue, qu'ils ne voient pas clair pendant le jour, et cette autre, non moins fautive, que tous chassent invariablement la nuit. La plupart des oiseaux de la famille se montrent actifs dans l'obscurité, mais ils voient très bien le jour, même s'il leur arrive d'être temporairement éblouis, quand ils passent trop rapidement de l'ombre à la pleine lumière. Il est aussi deux individus qui ne chassent que le jour, jamais la nuit: le harfang ou hibou blanc des régions polaires, qui s'approche parfois des habitations humaines, et la chouette épervière, qui a sensiblement les moeurs des éperviers. Le premier ne nous visite

qu'en hiver, quand la rareté de la nourriture dans son habitat enneigé le force à émigrer vers le sud, tandis que la chouette épervière, le *Hawk-Owl* des Anglais, est assez commune dans les bois de l'est du continent.

A l'exception des nyctales, trop petites pour s'y essayer, hiboux et chouettes peuvent dévorer à l'occasion un pigeon ou un poussin, mais tels cas sont accidentels. De sorte qu'on ne doit jamais voir en eux des criminels. Cela vaut, naturellement, pour les espèces autres que le duc de Virginie, qui est prédateur dès qu'il quitte la forêt pour le monde habité. Dans les bois du nord, l'oiseau s'attaque au gibier de petite taille, à poil et à plume, mais il devient vers le sud un redoutable tueur d'oiseaux de basse-cour.

On sait jusqu'à quel point corbeaux et corneilles détestent le hibou. Dès qu'ils en trouvent un, haut perché dans un arbre ou juché au sommet d'un chicot, ils se mettent à dix ou cent pour l'attaquer, le tuer si possible ou l'obliger à fuir. Les chasseurs connaissent ce trait, qui les attirent en plaçant au milieu d'un champ, en équilibre sur un piquet, un hibou empaillé. Il n'est rien de plus efficace, pour amener les corneilles des quatre points cardinaux. C'est invariablement la ruse contre l'ennemi séculaire. Pour que pareille haine persiste à travers les âges, il faut que l'oiseau noir ait grandement souffert des hiboux, et vraisemblablement du duc de Virginie, de génération en génération.

Que mangent les rapaces nocturnes ? De façon générale, les estomacs examinés indiquent une préférence marquée pour les souris et autres mammifères de taille modeste, les oiseaux sans valeur économique. En ce qui regarde, par exemple, le hibou à oreilles longues (*American Long-Eared Owl*), 92 estomacs contenaient : 1, une caille; 15, d'autres oiseaux; 84, des souris; 6, d'autres mammifères et des insectes. Chez le hibou à oreilles courtes (*American Short-Eared Owl*), 97 estomacs contenaient : 11, de petits oiseaux; 77, des souris; 7, d'autres mammifères; 7, des insectes. Chez le hibou maculé (*Screech Owl*), 212 estomacs contenaient : 1, de la volaille; 38, d'autres oiseaux; 91, des souris; 11, d'autres mammifères; 100, des insectes; 6, des lézards, des grenouilles et des crapauds; 26, du poisson, des écrevisses, des scorpions, des

araignées et des vers de terre. Chez la chouette du Canada (*Barred Owl*), 189 estomacs contenaient : 5, des volailles et des oiseaux-gibier; 46, des souris; 18, d'autres mammifères; 5, des lézards et grenouilles; 14, des insectes; 13, du poisson, des écrevisses et des araignées.

Le duc de Virginie (*Great Horned Owl*) ne se tire pas aussi facilement d'une enquête à son sujet. Dans son habitat forestier, on n'a guère à s'en soucier. Il ne s'y attaque qu'aux bêtes sauvages, dont un grand nombre sont de trop forte taille pour qu'il les moleste, et dont les autres lui échappent quand et comme elles le peuvent. Aux approches des fermes, il est un malfaiteur qui ne mérite aucune pitié. Ici encore, écoutons le langage des chiffres : sur 110 estomacs examinés, 31 contenaient de la volaille ou des oiseaux-gibier; 8, d'autres oiseaux; 13, des souris; 65, d'autres mammifères; 12, un scorpion, du poisson et des insectes. Il est évident que les souris plaisent moins à l'oiseau que de tendres poulets. Cela tient à sa forte corpulence — quinze pouces de hauteur — sa vigueur et la puissance de ses serres, l'appétit qui en est la conséquence. Cela lui vaut aussi, en principe, la condamnation à mort sans formes de procès.

Dans leur ensemble, hiboux et chouettes ne sont pas déplaisants. Ils se montrent si discrets et timides, si peu bruyants, que certains individus peuvent vivre dans le voisinage d'une maison de ville, à l'insu des occupants. Ils vous effleuraient d'une aile, sans qu'un déplacement d'air décelât leur présence. Cela s'explique par une particularité de leurs plumes, molles et compactes, mêlées l'une à l'autre de telle façon que l'air ne pénètre par aucun interstice. D'où leur vol silencieux.

Qu'on cesse donc de tuer les oiseaux de proie, les rapaces diurnes et nocturnes, sauf ceux-là qui vraiment le méritent et ont en quelque sorte, depuis longtemps, un dossier chargé. Les autres ont droit à des égards. La mauvaise réputation qu'on leur prête n'a pas raison d'être.

Harry BERNARD.

N. B. — Les chiffres ci-dessus, et certains détails d'ordre technique, sont tirés des ouvrages suivants : C.-E. Dionne : *Les Oiseaux de la province de Québec*, 1916. P.-A. Tsverner : *Les Oiseaux de l'Est du Canada*, 1922. Nettie Blinchan : *The Bird Book*, 1922. John Richard May : *The Hawks of North America*, 1925.